

Dimanche après-midi, 5 février 1905,
église Saint-Nicolas de Strasbourg

Sermon en mémoire de Philipp Jacob Spener (1635 – 1705)

« Heureux dès à présent les morts qui meurent dans le Seigneur ! »
(*Apocalypse* 14, 13)

Aujourd'hui même, un 5 février, cela fait deux cents ans que Philipp Jacob Spener mourut à Berlin. C'est une des plus nobles figures spirituelles issues de notre Alsace. À lui s'applique parfaitement le verset de l'Apocalypse que nous avons lu : « Heureux dès à présent les morts qui meurent dans le Seigneur ! Oui, dit l'Esprit, afin qu'ils se reposent de leurs fatigues, car leurs œuvres les accompagnent ». Il est vraiment un de ceux que leurs œuvres ont suivis, après qu'ils étaient entrés dans le repos éternel. Lui-même n'a pu qu'entrapercevoir ce qu'il avait accompli au cours d'une vie demeurée modeste. Nous, par contre, nous pouvons le mesurer historiquement en prenant en considération toutes les œuvres et actions que depuis deux cents ans son esprit a inspirées. C'est pourquoi j'aimerais consacrer, pour notre édification, l'heure de cet après-midi à honorer sa mémoire. Sa vie nous apparaîtra comme une prédication qui s'adresse encore à nous.

Spener était né à Ribeauvillé en 1635, au milieu des tourmentes de la guerre de Trente ans. Il reçut une éducation pieuse non seulement de la part de ses parents, mais aussi par l'influence de sa marraine, la comtesse Agathe de Ribeaupierre. Après des études à Strasbourg et à Genève, il fut appelé à 31 ans à diriger le corps pastoral de Francfort. Il restera dans cette ville pendant vingt ans. Ensuite, il saisit la chance qui lui était offerte de devenir prédicateur à la cour du prince électeur de Saxe à Dresde, mais il n'y restera que quelques années, avant de gagner Berlin où il fut nommé à l'église Saint-Nicolas. Il y exercera son ministère avec bonheur pendant quatorze ans, jusqu'à sa mort. Voilà pour le côté extérieur de sa vie, une carrière ecclésiastique somme toute brillante. Mais ce qui en fait une grande et importante personnalité spirituelle, ce ne sont pas les quelques postes assez élevés qu'il a occupés, c'est sa richesse intérieure, spirituelle, et c'est la fervente piété du prédicateur.

Il n'était pas un érudit, pas même un brillant orateur, ainsi qu'il le déplorait lui-même. Mais il était comme la proie d'une question centrale qui ne cessait d'agiter son esprit : de quoi avons-nous besoin en notre temps de détresse ? Et il n'avait qu'une réponse : la piété qui vient du cœur. Par ces paroles simples, tout est dit et nous savons ce qu'il voulait, de quelle manière il agissait et à quelles oppositions il s'est heurté. « N'oubliez pas que rien ne remplace une piété intérieure et sincère. » Tel était son premier comme son dernier mot. Ainsi put-il secourir et sauver de nombreuses âmes, tandis que pour d'autres il était une cause de scandale.

Il est vrai que les gens étaient pieux en ce temps-là, plus qu'à d'autres époques que nous connaissons. La piété était devenue en quelque sorte une vertu bourgeoise et se rendre à l'église, un devoir, auquel personne ne se soustrayait. Mais il y avait beaucoup de conformisme social dans cette piété qui s'en tenait aux apparences de la foi. Au lieu de prêcher simplement la parole de Dieu, les pasteurs disputaient en chaire sur sa vraie nature et ils s'imaginaient sauver les âmes de leurs fidèles en tonnait contre les catholiques, les juifs et les calvinistes. L'instruction religieuse pendant les séances de catéchisme était des plus médiocres. La plupart des pasteurs n'assuraient pas eux-mêmes cette instruction, mais en confiaient le soin à des aides qui souvent savaient à peine lire et bornaient leur enseignement à réciter les leçons du catéchisme et à les faire apprendre par cœur. Quant aux étudiants qui se préparaient à exercer un ministère, au lieu d'approfondir par la lecture et le commentaire les textes de la Bible, ils passaient leur temps dans de vaines disputes théologiques.

C'est ainsi que la lumière de l'Évangile que Luther avait remise sur le chandelier du christianisme ne cessait de perdre de son éclat et qu'elle paraissait même menacer de s'éteindre. Ils étaient nombreux

ceux qui s'apercevaient des dommages que ces formes d'une piété superficielle entraînaient pour l'Église, mais il se taisaient ; Dieu n'avait pas encore désigné leur porte-parole, ce sera Spener.

Étonnant choix de Dieu, là aussi. Car l'élu, pour mener ce combat de l'Évangile, était un homme tranquille, plutôt timide, une âme simple et craintive. Mais voilà, c'est un homme ainsi fait qui allait élever la voix à Francfort, Dresde et Berlin, en se posant comme un juge de l'Église, chargé de rééduquer ses dirigeants.

Paradoxe : sa simplicité, sa candeur même ont fait sa force. Il se fit beaucoup d'ennemis, et des ennemis passionnés, mais à la fin il réussit à les subjuguier par la pureté de son cœur. Ils sentaient bien, ces hommes d'Église, que les idées que défendait ce Spener répondaient à une nécessité interne et qu'il n'y avait dans son combat aucun orgueil personnel ni aucune ambition. Aussi les pasteurs de Francfort l'ont-ils supporté et respecté pendant vingt ans, bien qu'il fût leur cadet. Et le prince électeur de Saxe, à qui il adressa des remontrances à cause des légèretés de sa conduite, n'osa rien entreprendre directement contre un tel homme de Dieu.

S'il me fallait expliquer d'un mot ce qui lui donnait son pouvoir et faisait sa grandeur, je dirais que c'était la rectitude de sa pensée. Plus que ses paroles convainquit sa manière de vivre. Il eut le pouvoir de réveiller ses semblables, et dans toutes les couches de la société se rassemblèrent les hommes qui désiraient retrouver une piété du cœur. Ils se réunissaient pour lire la Bible et s'instruire mutuellement. On les appela « les piétistes », un terme qu'on voulait moqueur, et c'est vrai que par leurs élans de ferveur ils pouvaient prêter le flanc à la raillerie, au point que parfois Spener lui-même craignait que ces réunions ne dégénèrent.

Mais somme toute c'est une piété authentique qui se répandit à nouveau dans le monde, agissant comme un levain destiné à faire lever toute la pâte du protestantisme. Les pasteurs nouvellement formés abandonnèrent leurs stériles exercices de dispute théologique et ils recommençaient à lire et étudier la Bible. Ils ne négligèrent plus l'éducation religieuse des enfants, mais mirent au point les méthodes d'un enseignement sérieux qui était autre chose qu'une mémorisation sans compréhension.

Spener lui-même ne se douta pas des transformations considérables qui grâce à lui allaient marquer l'histoire du protestantisme. Il mourut alors que les combats continuaient. Et ceux qui vinrent après lui n'ont pas mieux aperçu l'œuvre qu'il avait accomplie. Ce n'est qu'aujourd'hui que nous pouvons évaluer tout ce qu'il avait réalisé et nous rendre compte que sa conception et son idéal du christianisme ont pénétré en profondeur le protestantisme européen ; nous tous, quelles que soient par ailleurs nos orientations, nous lui devons beaucoup.

On l'a désigné comme le deuxième Réformateur et on a pu dire que c'est par lui seulement que la Réforme a été achevée. N'observons-nous pas un phénomène analogue dans la nature ? Après un premier labour en automne, les mauvaises herbes ne tardent pas à repousser et il faut passer une deuxième fois avec la charrue pour que le champ soit prêt à être ensemencé. Il en a été ainsi du mouvement de la Réforme : le labour profond effectué par Luther n'a pas suffi, il fallut un deuxième laboureur, ce fut Spener.

Mais ne nous attardons pas trop dans le passé, regardons devant nous. De ce que Spener voulait, bien des choses ne sont toujours pas accomplies et attendent de nous une suite, une mise en œuvre. Il y a un sujet en particulier qu'il ne se lassait pas de souligner, celui du sacerdoce universel. De notre capacité de réaliser ce sacerdoce dépend, selon lui, l'avenir du protestantisme. Il ne faudrait pas, en effet, que dans l'église du Christ le travail en vue du Royaume de Dieu soit uniquement l'affaire des prêtres, non, c'est l'affaire de tous, à égalité, chacun agissant selon ses dons propres.

Tel était son rêve d'un christianisme vivant, direct, dont tous les membres de la communauté seraient partie prenante, sans complications hiérarchiques ; chacun donnerait à sa manière ce qu'il peut donner, personne ne se contenterait de recevoir. Ce rêve est encore le nôtre, aujourd'hui, car nous, les prédicateurs, nous ressentons de plus en plus que la faiblesse du protestantisme vient de là, de ce que les pasteurs ne sont pas assez épaulés par des laïcs, de ce qu'ils ne trouvent pas dans leur paroisse les aides nécessaires. Aussi la vie de nos paroisses reste-t-elle atone et notre objectif doit-il être d'en faire

des communautés actives, unies par une piété véritable qui s'éprouve dans l'action. Nous sommes comme des officiers sans armée, donc sans puissance, si nous en sommes réduits à travailler tout seuls au Royaume de Dieu.

Dans quel état d'esprit devons-nous chercher à atteindre ce but : fonder des communautés vivantes ? Non pas en faisant de grands discours, non pas en tirant des plans faramineux, mais en agissant modestement, sans tapage, ainsi que le pasteur alsacien Spener nous en a donné l'exemple, car nous savons que ce ne sont pas les succès momentanés qui comptent, c'est la continuité du travail fait au nom du Christ et la multiplicité des actions concrètes. Que Dieu nous vienne en aide pour ces tâches, afin que nous puissions contribuer effectivement à élargir les cercles de la vraie piété partout dans le monde - et que Dieu nous bénisse en tant que nous suivons les traces de son serviteur Spener, dont visiblement il lui avait plu de bénir l'œuvre et les bonnes paroles.

Albert Schweitzer
(*Predigten 1898-1948*, München, C.H. Beck, 2001)
Traduction Jean-Paul Sorg